

## L'éternel présent

**L'homme contemporain vit d'abord dans l'instant.**  
L'avenir n'est plus tissé de promesses, mais de risques.

Presque simultanément paraissent quatre essais - *Le Sacre du présent* de Zaki Laïdi, *L'Instant éternel* de Michel Maffesoli, *Un monde à grande vitesse*, de Jean-Marc Salmon et *L'Effacement de l'avenir* de Pierre-André Taguieff - qui s'attachent à décrire la condition de l'homme contemporain. Or, sans qu'on puisse imaginer qu'ils se soient concertés, leurs auteurs croient percevoir sa « signature » dans ses rapports avec le temps. Il y a une dizaine d'années, l'analyste américain Francis Fukuyama décrivait le moment présent comme celui de *La Fin de l'histoire*, celle-ci trouvant son terme, avec la chute du communisme, dans la fin des affrontements idéologiques. La réflexion française actuelle se positionne différemment : elle ne s'intéresse pas aux idéologies, tant l'homme contemporain s'y montre, estime-t-elle, indifférent. En revanche, il serait pris dans une sorte de condition temporelle inédite dont on peut dégager les grandes figures.

La première, sur laquelle tous ces essais insistent chacun à leur manière, est le privilège exorbitant accordé par l'homme contemporain au présent. Il vit sans référence à un passé, qu'il faudrait abolir ou au contraire continuer, et sans espérance d'un avenir meilleur qu'il faudrait construire. Cette perte de l'avenir s'exprime éminemment dans la perte de la croyance au progrès sur laquelle insiste Pierre-André Taguieff. Les vecteurs d'avenir, la science en particulier, sont devenus ambivalents, porteurs de menaces autant que de promesses. Zaki Laïdi, de son côté, constate que la prévalence contemporaine accordée au présent marque une rupture avec la conception du temps qui avait dominé l'époque précédente, marquée par les idées de perspective, de projet, d'utopie. Cet éternel présent caractérise le temps de la mondialisation. Il n'est pas orienté vers une fin. Avec la mondialisation, dit joliment Jean-Marc Salmon, « le temps se contracte et l'espace se rétracte ». Le temps s'est pour ainsi dire replié sur l'espace indéfini des réseaux. Le jeu aujourd'hui n'est plus à la révolution, mais à la multiplication des connexions au sein d'un monde toujours actuel.

La deuxième dimension du temps contemporain, sur laquelle insiste plus particulièrement Jean-Marc Salmon, est celle de la vitesse. La contraction du temps sur le présent est liée à son accélération. L'économie moderne, financière en particulier, donne l'avantage à celui qui va le plus vite. Cela s'observe encore dans l'évolution des technologies, qui ne cessent de se renouveler, dans le, formes de vie ou d'organisation. Les entreprises sont condamnées à constamment changer, à se mobiliser, innover, se transformer, se régénérer. Et les individus doivent supporter le stress de la vélocité, de la mobilité, du *flexitime*, qui voit se multiplier l'intérim comme les contrats à durée déterminée. Nous sommes menés par l'urgence.

Dans ce monde du court terme, les valeurs de fidélité, de constance, de persévérance ou d'obstination ont tendance à s'effacer devant des engagements plus ponctuels, localisés, réversibles, temporaires. Cela vaut aussi bien pour l'engagement en faveur d'une cause politique que pour la recherche d'un emploi. A l'idée de carrière succède la volonté de multiplier les expériences. Comme si l'homme contemporain éprouvait un sentiment

renouvelé de la brièveté de la vie : une « belle vie » n'est plus tant l'atteinte d'un projet qu'une vie pleine d'expériences, différentes.

Pour autant, ce monde privé d'avenir n'est pas insouciant. Bien au contraire, le fait qu'il soit incapable de se projeter dans un avenir le confronte, comme peut-être jamais auparavant, à l'imprévisible, à l'indéterminé, à l'incertain. Le futur est aléatoire. Imprévisibilité des menaces géopolitiques (que souligne Jean-Marc Salmon), mais aussi risque des mobilités imposées par les exigences de flexibilité. Dès lors que nous n'envisageons plus l'avenir comme une promesse ou une attente, celui-ci devient danger, menace, risque... dont nous nous sentons nous-mêmes responsables. Comme l'écrit Zaki Laïdi : « Le projet se transmute en précaution ».

Cet éternel présent n'ouvre sur un espace universel et cosmopolite qu'en apparence. Le fait qu'aucun projet pour l'humanité ne semble plus formulable est un principe d'isolement, de séparation, de ségrégation. La prévalence du présent encourage les particularismes, les nationalismes, le tribalisme, les identités communautaires. Elles sont sans doute éphémères, mais l'« homme-présent » rêve d'en épouser plusieurs au cours de sa vie. Michel Maffesoli propose de valoriser ces formes de vie : vivre au présent, c'est vivre à fond chaque instant ; c'est lui donner la plus grande intensité possible sans entrer dans un calcul des fins qui conduirait à limiter l'ambition du moment.

Dans cette conjoncture d'un présent permanent, la politique se retrouve comme privée de ce qui faisait sa substance : la définition des programmes, le dessein d'un avenir collectif. De fait, le choix semble se résumer entre épouser le parti du mouvement, de la vitesse, de l'accélération, ou à l'inverse, de se poser comme un frein, dans une logique de conservation, de ralentissement, de modération, d'amortissement, de tempérance, de retenue. « Donner du temps au temps », pour reprendre une formule célèbre. Toujours est-il, écrit Zaki Laïdi, que le lien social ne se trouve plus tant dans des significations communes que dans des risques partagés.

**Francois Ewald**